

CONCOURS D'ÉCRITURES SHERBROOKOISE 2022  
VOLET ADULTE

TEXTE FINALISTE

# Nos mythes

*de Delphine Loiselle*

Un océan d'arbres se dresse devant moi, derrière, de tous côtés. Une mer sylvestre me submerge. Je ne sais où regarder : tout semble à la fois inerte et mouvementé, l'immense grandeur des troncs m'avale, l'infime petitesse des moustiques et des brindilles me ronge, l'odeur caractéristique de conifères et de feuilles mortes me décompose, le vent nordique me bouscule, le tapage, silencieux, omniprésent, m'écrase sur le plancher de la forêt.

Quelle idée de venir ici seule. « Quelle idée d'aller là-bas tout court ! » me répondrait probablement Robert. Et il aurait probablement raison.

Ce n'est pas que j'affectionne particulièrement les bois. Avant, j'étais plutôt du genre à relaxer dans mon gazebo, en sandales, avec un verre de vin.

David, lui, par contre, adore la forêt. Alors qu'il avait à peine sept ans, il allait déjà se perdre dans le boisé derrière la maison, pour y faire je ne sais quoi. Il m'apportait des fleurs, parfois. D'autres fois, c'étaient des crapauds et des couleuvres.

Je finis par me lever et je reprends mon souffle. Est-ce que j'ai couru ? Je ne sais plus. Je gis par terre depuis dix, vingt, trente, soixante, cent cinquante minutes. Les arbres cachent presque entièrement le ciel, mais je vois le soleil tamiser ses rayons graduellement à travers les rameaux d'épines. Ma respiration ralentit, mais mes yeux s'agitent, cherchant un repère quelconque dans la paisible cacophonie qui m'entoure.

Il n'y a aucun chemin discernable devant moi. Me sentant paniquer, je m'accroupis à nouveau, les deux yeux grands ouverts derrière mes paumes.

Les arbres me rendent folle. Ils se tiennent debout autour de moi, ils me questionnent, ils me jugent, leurs bras s'étendant vers moi, comme pour m'attraper.

« Arrêtez ! » je leur hurle. Ils ne me répondent pas.

Je m'appuie sur un arbre – un séquoia, je crois ; un géant, fendu en deux, son cœur orangé exposant ses échardes – et je me fraie un chemin à travers les plantes et rochers.

\*\*\*

Je lui ai demandé s'il avait tout. Il m'a dit que oui, mais j'ai quand même fait le tour de la maison une troisième fois avant de le rejoindre dans la voiture.

Il avait l'air tellement excité de partir. J'étais presque émue de le voir aussi enthousiaste. Il m'a dit que j'avais l'air terriblement énervée. Il n'avait pas tort, mais j'aurais préféré qu'il ne le remarque pas.

Dans ma tête, je remerciais Robert d'avoir pris le volant à ma place. J'étais si survoltée que c'en aurait été dangereux sur la route.

Plusieurs mois plus tard, je regrettais de ne pas avoir causé d'accident lors du trajet vers l'aéroport. Et si David avait manqué son vol ? Il serait peut-être resté ici, interprétant cette mésaventure comme un mauvais présage.

Ou pas. Il ne croit pas en ces choses-là, David. Il croit en des preuves « tangibles », David. En tout cas, c'est ce qu'il affirme. Quelle ironie.

Quoi que je me dise, je n'aurais jamais pu l'empêcher de partir, peu importe les circonstances. À onze ans, le boisé derrière chez nous était trop petit pour lui. Nous l'avons donc emmené à la montagne, dans la ville voisine. À quinze ans, la montagne était devenue trop familière. Il a ainsi attendu ses seize ans impatientement et s'est acheté une voiture, ayant pour seul motif d'aller explorer de plus grandes étendues. À dix-sept ans, il est allé étudier dans la forêt au Saguenay. À vingt ans, il fallait qu'il parte pour les Rocheuses.

À l'aéroport, j'ai dû tourner ma langue sept mille fois dans ma bouche pour ne pas le supplier de rester. Mon cœur de mère voulait le garder auprès de moi à jamais, mais je savais qu'en l'empêchant de s'éloigner, je l'aurais rendu malheureux. Il

m'aurait détestée. Plus que je ne saurais le détester en le laissant partir étudier ses foutues créatures.

\*\*\*

Il fait noir. J'ai dû marcher pendant au moins trois heures. J'avais, scrutant l'espace entre les rayures verticales de la forêt, cherchant un signe quelconque de vie humaine. Un signe que mon fils était passé par là. Mais je n'entendais que des oiseaux. Je ne voyais que des écureuils.

J'ai croisé un arbre abattu. J'ai tenté de l'enjamber, et je me suis retrouvée à plat ventre dans la boue. Mes lunettes sont tombées dans la flaque, vitres premières. J'ai essayé de mon mieux de les nettoyer avec ma manche, mais je n'ai réussi qu'à égratigner mes verres maintenant floutés.

Je n'ai ni tente, ni sac de couchage, ni couverture. Je n'ai qu'un sac à dos – le sac de randonnée de David – contenant une dizaine de barres tendres, une bouteille d'eau à moitié vide, des mousquetons, une boussole, une trousse de premiers soins, et un cahier bleu avec le mot *EXPÉDITIONS* écrit à la main sur la page couverture. Mes pieds se lamentent dans mes espadrilles de course, et le vent me poignarde sous mon imperméable. Je l'ai probablement mérité.

Dans l'obscurité, je repère un arbre aux branches juste assez basses pour que j'y monte. Un sapin, je crois. Non, un pin. Perchée sur ma branche, j'essaie de m'endormir, le sac blotti contre moi. La gomme de l'arbre fusionne avec mes vêtements et son écorce transperce mes cuisses, mais la stabilité de son tronc me soutient, de sorte que je finis par tomber dans un sommeil abyssal.

\*\*\*

Je ne reconnaissais pas le numéro, mais j'ai répondu au téléphone. C'était Jonathan. J'ai trouvé étrange que David lui ait donné le numéro de notre ligne fixe.

Jonathan ne parle pas français et je ne parle que très peu anglais. Dès qu'il s'est mis à balbutier depuis l'autre bout du fil, à des milliers de kilomètres d'ici, j'ai bien senti qu'il tournait autour du pot. Je sentais l'incertitude, l'appréhension, l'inquiétude dans sa voix.

Il tentait de me dire quelque chose concernant des *proofs*, des *footprints*, des *trail cam footage* ou je ne sais quoi. Du David tout craché.

Jonathan n'a même pas eu le temps de finir ses explications que j'avais déjà compris.

David avait disparu. Pour quelle autre raison le colocataire britanno-colombien de mon fils accro au plein air et aux empreintes semi-effacées aurait-il bien pu vouloir me contacter ?

Sur le coup, je n'ai rien ressenti. Je me serais attendue à ce que mon cœur se serre, se fracasse, s'anéantisse. Mais il est resté intact. Mes yeux ne m'ont même pas concédé une seule larme.

Pendant des semaines, au lieu d'être inquiète, je me suis sentie coupable. Coupable de ne rien éprouver. Peut-être était-ce parce que je l'avais prédit. Parce que je m'y préparais depuis des années. Parce que cet appel me confirmait ce que je redoutais depuis des années. Parce que je savais depuis le début que David finirait par m'être arraché par la forêt d'une manière ou d'une autre.

\*\*\*

Mes vêtements sont collés à ma peau. Mon corps tremble violemment, tentant désespérément de me garder en vie, malgré le fait que je ne sente déjà plus mes extrémités ou mes faux espoirs. La pluie s'est arrêtée avant que je ne me réveille, toujours assise dans l'arbre, les jambes ballotant dans le vide.

Je ne sais pas quoi faire. Si je ne fais rien, je suis sûre de mourir ici. Je ne suis pas certaine de vouloir redescendre si ce n'est que pour errer en vain. Je ne sais même pas si je pourrai marcher dans cet état. De toute façon, je n'ai plus aucune raison de continuer mes recherches.

Mais qu'est-ce qui m'a prise ? Est-ce que je pensais vraiment pouvoir le retrouver par moi-même ? Quelle folle furieuse ! Une mère allergique au plein air qui va se perdre dans les bois pour chercher son fils, expert de la survie en forêt, qui s'est lui-même perdu dans les bois ! L'arrogance, l'excès de confiance, l'égoïsme, l'insouciance, l'indifférence, même moi je n'arrive pas à y croire !

L'air ne s'est pas réchauffé, mais mes yeux fondent. Une réaction chimique que je ne saurais expliquer s'opère en moi, et le barrage – celui que j'ai mis deux décennies à bâtir à partir du bois des maudites forêts de David, que je passais mon temps à défricher à coups de hache pour me rassurer – se désagrège, laissant déferler l'océan d'impuissance que j'avais dissimulé au fil des années. Je l'aime, je l'aime à en mourir, mon David, mais il aurait pu m'appeler plus souvent. S'il avait su à quel point il me faisait mal chaque fois qu'il partait sans donner de nouvelles. Ce n'est pas que je voulais qu'il reste loin de son espace vital, au contraire ; j'aurais seulement souhaité que son grand amour ne l'éloigne pas autant du mien, que son oxygène ne me prive pas du mien. Tout ce que je désirais, au fond, c'était de savoir qu'il allait bien et qu'il était heureux.

Je me rends compte à présent que j'aurais pu le lui dire.

Le sac de David assiste au spectacle de ma décomposition. Dégoulinants et frigorifiés, nous attendons en silence que mon orage passe en regardant les rayons du soleil se poser délicatement sur le sol. Pour une fois, je crois comprendre mon fils. Tout est recouvert d'un filtre pastel, léger et aérien, répandu par le vent se faufilant doucement entre les arbres. Les oiseaux et leurs sérénades me font presque oublier mes doigts bleutés et l'odeur accablante de l'humidité. Comment pourrait-on ne pas croire à la magie après avoir assisté à un tel spectacle ?

J'ouvre le sac, ignorant la douleur dans mes mains glacées, et étonnamment, tout est sec à l'intérieur. Le mot *EXPÉDITIONS* me fixe depuis les profondeurs. Je m'empare d'une barre tendre et saisis le cahier, trempant la page couverture de mes doigts ratatinés.

La reliure du cahier arbore une ligne de pli, de laquelle le bleu marine de la couverture s'est effacé. Les pages, toutes délicates, sont gondolées de rivières de mots, de dessins, deschémas, tous réalisés à la va-vite, qui empêchent l'ouvrage de fermer complètement. Des photos y ont été glissées. Des photos floues où des silhouettes humanoïdes sombres se révèlent dans l'arrière-plan. Ses maudits sasquatchs.

J'ai déjà lu une partie de ce cahier. En fait, je n'ai regardé que la carte qui y était insérée, et je suis partie. J'ai suivi le point rouge dessiné dessus comme on suit l'étoile

Polaire, espérant sottement que cela suffirait à le retrouver. Seulement, au lieu de me guider, ma Grande Ourse en stylo m'a perdue dans une contrée que je n'aurais jamais dû explorer.

\*\*\*

Il faisait déjà nuit. Le pas de sa porte de chambre était toujours illuminé, mais pas un son ne s'en échappait. C'était comme cela depuis qu'il était revenu à la maison.

J'ai cogné doucement et ouvert la porte. Le grincement l'a fait sursauter. Je l'ai vu se retenir de rouler les yeux, les deux mains à plat sur les feuilles pêle-mêles jonchant son bureau.

Accotée dans le cadre de porte, je lui ai demandé ce qu'il faisait. Il m'a répondu qu'il effectuait des recherches pour son séjour dans les Rocheuses. Pour son stage. Que ça ne m'intéresserait pas, que c'était rempli de détails techniques. Je me suis rapprochée en lui rétorquant que ça m'intéressait, et d'un seul coup il s'est levé, bloquant mon champ de vision. J'ai quand même pu apercevoir quelques photos du coin de l'œil, et j'ai compris de quoi il était question.

J'étais furieuse. Il osait me mentir en pleine face. Je croyais qu'il en avait fini avec sa foutue quête mythique, mais apparemment, il n'en avait jamais décroché. Je n'ai rien dit, et je suis partie me coucher.

Ce n'était pas la première fois qu'il avait montré de l'intérêt pour les histoires de bigfoot, de wendigo ou d'autres bibittes. Au départ, quand il était plus jeune, je pensais que ça passerait, qu'il finirait par comprendre que ce ne sont que des mythes et légendes. Je ne m'y connais pas vraiment en matière de monstres – de « cryptozoologie », comme il disait – mais j'ai toujours eu de sérieux doutes par rapport à ce genre de choses.

À quinze ans, il m'avait confié qu'il voulait faire ça dans la vie. Chercher des créatures imaginaires. Je lui ai rétorqué que ça n'existait pas, qu'il s'agissait d'histoires de peur, et que de toute façon, je ne voyais pas comment il pourrait survivre d'un tel métier. Il m'a ensuite montré des « preuves » de l'existence des sasquatchs sur quelques sites Internet douteux, ainsi que des vidéos de mauvaise qualité capturant une silhouette d'homme-singe. J'ai essayé de le questionner sur ses

sources, mais il m'a répondu d'une traite que ses preuves étaient beaucoup plus fiables que n'importe lequel de mes « magazines de madame ». Je n'ai rien rajouté.

Au cours des années qui ont suivi, notre relation s'est détériorée. Je le croisais de moins en moins à la maison. Il ne me disait jamais où il partait. Il ne me parlait plus de ses projets. Je devais presque me battre avec lui pour obtenir un peu de son temps. Il n'a pas voulu que je vienne à sa remise de diplôme ; il n'a pas voulu que je l'aide à déménager ; il n'a pas voulu que je fête ses 18 ans avec lui. Seul Robert pouvait l'approcher sans qu'il ne se referme sur lui-même.

Cependant, les choses semblaient s'être améliorées entre nous dernièrement. Il avait l'air plus détendu. Je me suis dit que sa crise d'adolescence devait être enfin terminée, que la distance qui s'était creusée entre nous pendant ses études avait fini par nous réconcilier.

Mais voilà qu'il me mentait à nouveau.

\*\*\*

Je dois retourner à ma voiture. Tout de suite.

J'essaie de me souvenir de la direction par laquelle je suis arrivée, mais mon corps m'empêche de réfléchir, me punissant de l'avoir laissé geler toute la nuit. De plus, la panique qui s'est emparée de moi ne m'aide pas.

J'avais tout faux. Je ne suis pas au bon endroit.

Lorsque j'ai compris cela, j'ai presque sauté de mon perchoir, subissant l'une des pires chutes de ma vie, embrassant le sol à pleine bouche.

Le point que j'avais essayé de suivre sur la carte n'était qu'une piste déjà visitée par David. Il est venu près d'ici, mais la destination de sa dernière expédition se trouve à des kilomètres. Je l'aurais su si j'avais vu la date écrite sous ladite carte dans le cahier.

Je me relève des feuilles mortes et commence presque à courir, suivant la direction d'où je crois bien être arrivée. Mes jambes tremblent, j'ai l'impression d'avancer à cent-vingt kilomètres à l'heure ; je flotte sous la cime des arbres, incapable de penser.

Après ce qui m'a semblé être deux heures ou deux minutes, j'aperçois au loin un arbre couché à l'allure familière. C'est l'arbre sur lequel j'ai trébuché ! À l'aide des quelques onces d'énergie qui habitent encore l'épave de mon corps, je l'enjambe et tombe à nouveau. Mes cuisses, contre leur gré, me soulèvent encore une fois et me revoilà en route.

Mon cœur palpite, respirer se fait plus ardu. Je passe à côté d'arbres et de rochers dont je me rappelle la forme. La minuscule goutte d'espoir qui sommeillait en moi se transforme en rivière. Au loin, un motif orangé se précise dans mon champ de vision. Lorsque je l'atteins, la rivière devient un océan. Je pose une main sur le cœur exposé du séquoia, et j'ai la certitude absolue que tout ira bien.

Le temps n'existe plus. Mon corps n'existe plus. Il n'y a que la forêt. Je connais le chemin, les bois me guident vers la sortie. Le paysage défile si vite autour de moi que je le remarque à peine.

Suis-je passée par ici ? Je suis sûre d'avoir déjà vu cette souche. Mon cerveau doit me jouer des tours. Et cette pierre ? Je ne sais plus.

J'arrive devant un arbre abattu. Je le franchis et subis une autre chute. Je rejoins un arbre au centre orange. Les échardes dans ma main assèchent d'un coup toute une mer d'espérance.

C'en est trop. Mon corps m'abandonne, épuisé d'avoir gaspillé dix heures à tourner en rond.

J'ouvre les yeux et il fait presque nuit. Le monde est brunâtre et strié, rugueux et mouillé, douloureux et démesuré.

Au loin, à cent mètres, peut-être, se tient un homme.

« David. »

Son nom s'échappe de ma bouche en un demi-souffle. Incapable de me lever, je fixe la silhouette, qui s'approche prudemment. Elle boite, se propulsant d'une jambe et retombant sur l'autre. Je ne vois pas ses yeux à travers mes verres usés, mais je sens son regard me transpercer d'une manière que je ne connais que trop bien. Je supplie silencieusement mon fils de venir me sauver.



Tout redevient noir. Des bras me soulèvent délicatement de terre. Ma tête ballote dans le vide, frottant occasionnellement contre la manche d'un dense manteau de fourrure.

\*\*\*

Je me réveille dans une chambre d'hôpital, seule. Une infirmière entre et me pose des questions, mais la barrière de la langue et mon épuisement me réduisent au silence. Plus tard, un policier arrive avec en main un sac contenant mes vêtements recouverts de boue, de feuilles et de mottes de poils brun clair.

Je vais appeler Robert, je vais lui dire que j'avais tort. Je suis désolée, David.